



Travers l'Esthétique Contemporaine

La part prise par la musique dans les préoccupations de l'élite contemporaine est l'affirmation éclatante d'un ordre spirituel nouveau. On peut dire que depuis cinquante ans et plus, l'art des sons éveille d'autres façons de sentir sans compromettre, au moins dans un certain nombre de cas, la vigueur et la lucidité de notre ascendant intellectuel ; il a acquis des droits souverains en réformant la vue des critiques, en leur permettant des procédés d'investigation et d'introspection nouveaux. Aussi ne nous étonnons pas des tendances actuelles de toute une portion des amis des lettres. En s'efforçant d'ignorer les limites du domaine qui est l'objet propre de leurs recherches ou de leur création, ils ont soudainement amplifié l'étendue de leur vision et élargi l'horizon de leur univers.

L'œuvre d'art est une et multiple : elle est la fleur et le parfum d'une civilisation. Acquis d'abord aux règles de la distinction, voulue et décrétée, comme l'épanouissement d'une vérité particulière, d'une gamme d'émotions déterminée, pour être l'élue de la collectivité, elle fut peu à peu ramenée au règne du relatif, à la mesure de l'individu. Non pour l'asservir, mais pour pénétrer un peu plus le sens du mystère qu'elle porte, pour lui faire exprimer non seulement une note fondamentale mais ses résonances les plus étendues et l'accord infini de ses harmoniques. C'est à ce point qu'il fut un temps où le créateur d'une œuvre littéraire se sentit indigne de sa vocation s'il ne lui était donné de démêler les lois des correspondances ; il lui parut insuffisant d'apporter à sa sensibilité l'usage d'un seul aliment ; il voulut comprendre parmi les productions offertes à ses « curiosités esthétiques » l'ensemble des efforts capables d'engendrer toute beauté. Ainsi au lieu d'admirer froidement les proportions d'un tableau ou d'une symphonie, il s'efforça de dépasser le préjugé de la forme, de découvrir par delà ses symboles l'idée profonde, le motif essentiel, l'intention et, pour tout dire, le mouvement vital.

L'un des premiers, Baudelaire, éclaira le génie des temps d'un appareil critique nouveau. On lui doit peut-être ces méthodes d'investigation artistique qui consistent à s'enquérir des choses de l'âme avec l'âme. Elles sont d'un poète, ce qui les rend probablement plus subtiles, je ne dis pas plus infailibles, car le regard d'un poète excelle à prolonger la vibra-

tion des choses et à décrire l'incertitude des mirages.

Le « frisson nouveau » apporté par Baudelaire dans la poésie s'élargit irrésistiblement. Le symbolisme alléga un peu plus le lyrisme individuel ; il le délivra des gangues parfois sordides du naturalisme ; il dématérialisa le verbe, le libéra, le rendit fluide et léger ; il découvrit les consonnances ingénieuses et les rencontres imprévues de mots riches de suggestion et de mystère. De telles préoccupations devaient rapprocher la musique et les lettres. Debussy, héritier et adaptateur de l'inspiration symboliste dans la langue des sons, les impressionnistes en peinture, harmonistes de la couleur, furent les premiers à dépasser résolument l'exclusivité du signe sous lequel leur art s'était placé.

Mais le symbolisme, ce n'avait pas été seulement Verlaine, Rimbaud, Mallarmé, ce fut encore Wagner. Comme un lien invisible destiné à unir les prédilections d'un âge et les préférences d'une génération, la musique reliait la signification des choses en faisant appel aux nuances les plus raffinées du sentiment, aux accents de l'Indicible. Cependant, dans Wagner, c'était une forme d'expression trop inféodée à un système ; elle ouvrait des aperçus en profondeur, mais mettait des œillères ; elle prolongeait dans des directions trop prévues les horizons offerts aux aventures humaines. Néanmoins — provisoire — du problème proposé était acceptée par eux, avec empressement et gratitude, car elle allait au-devant d'un désir réfléchi. Ce désir alimenté soudainement par l'afflux d'un sentiment issu à la fois de l'instinct romantique et des préoccupations de l'esprit moderne gagna solidairement les arts plastiques, les lettres et la musique.

Il est moins que rare de rencontrer de nos jours un essayiste, un critique, comme M. Jacques Rivière, étudiant en même temps Baudelaire et Cézanne, Debussy et Gide, Claudel et Moussorgsky, Bach et Ingres. Parmi les leurs diverses que projette l'art, il sait qu'il n'en est aucune dont une pensée quelle qu'elle soit ne saurait prendre un relief ou une coloration. Si la re-création d'une ambiance n'est pas toujours le but de ses efforts, la recherche des lois nécessaires au moyen desquelles la matière s'est transformée, le commentaire vivant des choses dont elle porte l'empreinte devient souvent le motif d'un parfait travail.

(A suivre.)

Albert LAURENT.